

Stéphane Mercier, cours du 4 novembre 2010 [version du 2 décembre 2010]

-- not. d'après N. Zufferey, *Introduction à la pensée chinoise*.

Sous la dynastie Han (III^e s. av. J.-C.-III^e s. ap. J.-C.)

Les penseurs sont de moins en moins indépendants face à un pouvoir désormais centralisé.

→ Risque plus grand de compromission, mais pratique quelquefois héroïque du devoir de remontrance (*jian*, 諫) de la part des fonctionnaires zélés (par ex., plus tard, Han Yu ou Zhu Xi).

Synchrétisme, ou plutôt tentative de synthèse des différents courants de la pensée antique ; certains courants disparaissent pratiquement du paysage intellectuel (le mohisme par ex.). Cette synthèse est moins proprement philosophique ou spirituelle que politique (réflexion sur le pouvoir, le plus souvent adressée aux représentants du pouvoir).

→ Mise en avant des valeurs qui favorisent la cohésion sociale, en partic. la loyauté (*zhong*, 忠) et la piété filiale (*xiao*, 孝). Le pouvoir cherche à minimiser les remontrances.

Le confucianisme triomphe : il devient la pensée officielle, même si ses valeurs sont régulièrement foulées aux pieds (esprit conquérant de l'empereur Han Wudi, par ex.) et mâtinées de légisme dans la perspective d'un pouvoir fort ; le taoïsme exerce aussi son influence sur le confucianisme (interprétation du *wuwei*, 無爲).

Insistance sur l'unité du monde, la résonance entre les choses et une interaction entre l'ordre cosmique et l'ordre humaine (cf. l'image proposée – et critiquée, voir plus loin – par Wang Chong : l'homme est comme un

poisson dans l'eau) : prodiges et catastrophes dans le monde signifient des erreurs dans la conduite de l'État. De là une tendance à personnifier le Ciel (*tian*, 天), ce qui n'est pas sans rappeler la « théologie » mohiste.

→ L'unité du cosmos est garantie par le *qi*, 氣 : souffle, vapeur, air, fluide, principe vital, plus généralement : énergie cosmique qui forme le tissu de tout ce qui existe. Ce *qi* n'est matériel ou spirituel qu'en fonction de son degré de raffinement (métaphore de l'eau, tantôt liquide, tantôt solide), et le monde – les « dix mille êtres » – se structure par division et différenciation au départ de l'énergie primordiale.

→ Le *yin* (陰) et le *yang* (陽) correspondent aux deux états opposés et complémentaires du *qi*. Si leur hiérarchisation est tardive, leur association remonte aux premiers balbutiements d'une pensée née dans le contexte d'une société agraire. Une autre différenciation du *qi* est celle qui se fait selon les cinq éléments (*wuxing*, 五行) : les mêmes que ceux de l'Occident antique, avec, en plus, le bois, et surtout une dimension dynamique (*xing*, 行, a le sens de « marcher ») beaucoup plus affirmée.

Un penseur Han : Wang Chong (王充, ca. 27-97)

Fortune variée, parcours modeste (Wang Chong, fataliste, estime que cela peut être imputable à un destin contre lequel personne ne peut rien), savoir encyclopédique.

La créativité et l'innovation sont légitimées d'après l'utilité. La valeur ne réside pas dans l'ancienneté, mais dans ce qui est approprié (paradoxe des anciens sages : jamais ceux-ci n'auraient établi leurs institutions s'ils avaient refusé d'innover). De là l'importance de prendre du recul : la critique, fait très rare, est au cœur de la démarche de Wang Chong.

Comme Xunzi, Wang Chong rejette l'idée d'une résonance entre l'ordre humain et l'ordre cosmique (métaphore du pou dans le pli d'un vêtement : incommensurabilité) et se montre méfiant vis-à-vis du surnaturel.

Les Trois Royaumes et le morcellement de la Chine (IIIe–VIe s.)

Affaiblissement du pouvoir et de l'idéologie impériale. Le lettré se fait de plus en plus esthète (spontanéité et raffinement, le mouvement des « causeries pures » : *qingtan*, 清談) : le taoïsme prospère, et le bouddhisme, d'abord confondu avec le taoïsme auquel il emprunte une partie de son vocabulaire en chinois, connaît un fort développement.

→ Le syncrétisme est plus que jamais d'actualité : la métaphysique taoïste de l'École des Mystères (*xuanxue*, 玄學) avec la personnalité de Wang Bi entre autres au IIIe s.

→ Le taoïsme « religieux » : institutionnalisation d'un mouvement de vie privée (par opposition à l'engagement public promu par les confucianistes), « église » taoïste sur le modèle de l'église bouddhique, techniques alchimiques (la drogue d'immortalité) ésotériques héritées du vieux fonds chamanique, doctrine du péché (conçu sur le mode esthétique) et philosophie spéculative.

Le bouddhisme chinois est d'abord le *Mahâyâna* (Grand Véhicule, par opposition au bouddhisme *Theravâda*, qui domine en Asie du Sud-est, également appelé bouddhisme du Petit Véhicule, *Hînayâna*) : mettre fin au cycle de la migration des âmes (*samsâra*), et donc à la perpétuation de la souffrance, et atteindre à l'extinction (trad. discutable de *nirvâna*) est l'affaire de tous, et l'on privilégie les valeurs de compassion et d'entraide.

→ Rôle des *bodhisattva* qui retardent leur éveil pour aider l'humanité ; le piétisme et une religion du cœur manquaient en Chine.

→ Développement du bouddhisme *chan*, 禪 (connu en Occident sous le nom japonais de *zen*, après son implantation dans l'archipel nippon sous l'égide du moine Dôgen au XIIIe s.). Résultat d'une rencontre entre bouddhisme du Grand Véhicule et taoïsme : l'idée que la vérité habite dans le cœur de chaque homme renvoie à la doctrine du non-agir (*wuwei*,

無爲) préférable à l'action consciente ; subitisme et rôle de « cas juridiques », les fameux *kôan*, 公案 (par ex. la fameuse question du bruit que fait une main qui applaudit), pour parvenir à l'illumination.

Des Tang (VIIe–Xe s.) aux Ming (XIVe–XVIIe s.)

Le bouddhisme continue son expansion, malgré l'opposition des confucéens (requête de Han Yu au début du IXe s.), mais connaît un vigoureux coup d'arrêt lors des persécutions de 845.

Le confucianisme se renouvelle en profondeur au XIe s., sous les Song (Xe–XIIIe s.). S'il s'oppose au bouddhisme, il lui emprunte inconsciemment toute une série d'éléments (par ex. la théorie de l'illumination), qui le rendent parfois plus proche de lui que du confucianisme primitif.

→ Ce renouveau est imputable à une série de personnalités de premier plan, au dynamisme d'une pensée qui se reconstruit en opposition à des adversaires et se dote, à cette fin, d'une charpente métaphysique, de la redéfinition du système des examens et de la généralisation de la l'imprimerie (reproduction xylographique).

→ À partir de la dynastie mongole Yuan (XIIIe–XIVe s.), le corpus des Quatre livres (*sichu*, 四書) défini canoniquement par Zhu Xi et commenté par lui forme, avec les Cinq Classiques (*wujing*, 五經), le noyau du système d'examens jusqu'à son abolition, soit de 1313 à 1905.

→ Deux courants majeurs divisent ce que l'usage a appelé le néoconfucianisme : l'École du principe ou *lixue*, 理學 (les principes des choses se cachent sous la diversité des phénomènes et sont révélés par l'étude attentive qui leur est consacrée par le biais des classiques ; tendance dualiste), qui devient le vecteur de l'orthodoxie, et l'École du cœur ou *xinxue*, 心學 (les principes des choses sont à découvrir dans l'esprit même de celui qui les recherche, et l'étude est reléguée au second plan ; tendance moniste), qui figure l'opposition.

Parfois comparé à Thomas d'Aquin pour la puissance de sa synthèse. Il représente le *lixue* : une chose est pour lui une instance du principe sous-jacent qui la définit ; et l'univers dans son ensemble est régi par un principe structurant total, le Faîte suprême (*taiji*, 太極), à la fois unique et présent en toutes choses (métaphore bouddhiste du reflet de la lune sur les eaux).

Le concret est conçu comme un mélange de principe (*li*, 理) et d'énergie (*qi*, 氣) qui lui donne corps (rappelons que le *qi* possède une grande « plasticité »). Le *qi* de l'homme révèle, mieux que celui des autres créatures, le principe qui le sous-tend (métaphore de la cabane) : en le raffinant, l'homme atteint à la sagesse (il passe de sa « nature physique » à sa « nature principielle ») en s'ouvrant à l'intelligibilité du Faîte suprême.

L'étude est fondamentale dans cette démarche : l'exemple des anciens et les écrits des sages sont un lieu privilégié de la manifestation du principe, et l'« examen des choses » que requiert Zhu Xi passe nécessairement par la fréquentation des classiques.

Le courant représenté par Zhu Xi finit par être considéré comme celui de l'orthodoxie et s'impose à travers le système des examens, avec le risque (réel) de se scléroser dans les termes d'une scolastique aride, contre laquelle va réagir Wang Yangming.

→ En Corée, le confucianisme va connaître une fortune remarquable sous la dynastie Joseon (XIV^e–XIX^e s.) dont il deviendra la doctrine officielle. Parmi les représentants du confucianisme coréen au XVI^e s., il faut au moins mentionner les noms de Yi Hwang (dit Toegye) et de Yi I (dit Yulgok) ; l'un des grands débats qui va occuper les penseurs coréens est la discussion des « Quatre-Sept », portant sur les rapports entre les « quatre commencements » (compassion, etc.) de la vertu selon Mencius et les « sept émotions » (colère, etc.) présentées dans le livre des Rites.

Un penseur Ming : Wang Yangming (王陽明, 1472-1529)

Homme de culture et d'action ; Wang réagit contre la sclérose du confucianisme officiel. Chaque homme recèle en lui la connaissance authentique et innée (*liangzhi*, 良知 ; cf. l'historiette du tigre attaquant un village : seul le paysan déjà confronté auparavant au prédateur connaît véritablement le danger qu'il représente), avec laquelle il lui appartient de renouer (la métaphore mencienne de la jeune pousse cède la place au soleil qu'il s'agit de retrouver par-delà les nuages) : tout homme est un Confucius qui s'ignore, de même que, pour les bouddhistes, tous les hommes sont des bouddhas qui s'ignorent aussi longtemps qu'il n'ont pas accédé à l'Éveil.

Dans ce processus de culture de soi, les occupations ne constituent jamais un obstacle (que du contraire : métaphore de la casserole de riz), alors que l'étude peut en être un (s'il est traité comme une fin alors qu'il n'est qu'un moyen), car la vraie connaissance ne se distingue pas de l'action : connaître, c'est agir, et inversement ; et je ne peux donc pas dire que je connais véritablement la piété filiale aussi longtemps que je ne la mets pas en pratique.

NOTES à propos de la philosophie chinoise pour l'examen de janvier 2011

Vous ne devez retenir ni les caractères chinois ni leur translittération ; notez simplement que le rite (*li*, 禮) et le principe (*li*, 理) se prononcent à l'identique, mais s'écrivent différemment en chinois ; partant, il ne faut pas confondre les deux notions.

Les dates précises ne doivent pas être connues : pour les dynasties, souvenez-vous seulement du millénaire ; quant aux penseurs, retenez le siècle.